

**Zeitschrift:** L'Enseignement Mathématique  
**Band:** 14 (1912)  
**Heft:** 1: L'ENSEIGNEMENT MATHÉMATIQUE

**Nachruf:** ÉMILE LEMOINE (1840-1912)  
**Autor:** Laisant, C.-A.

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

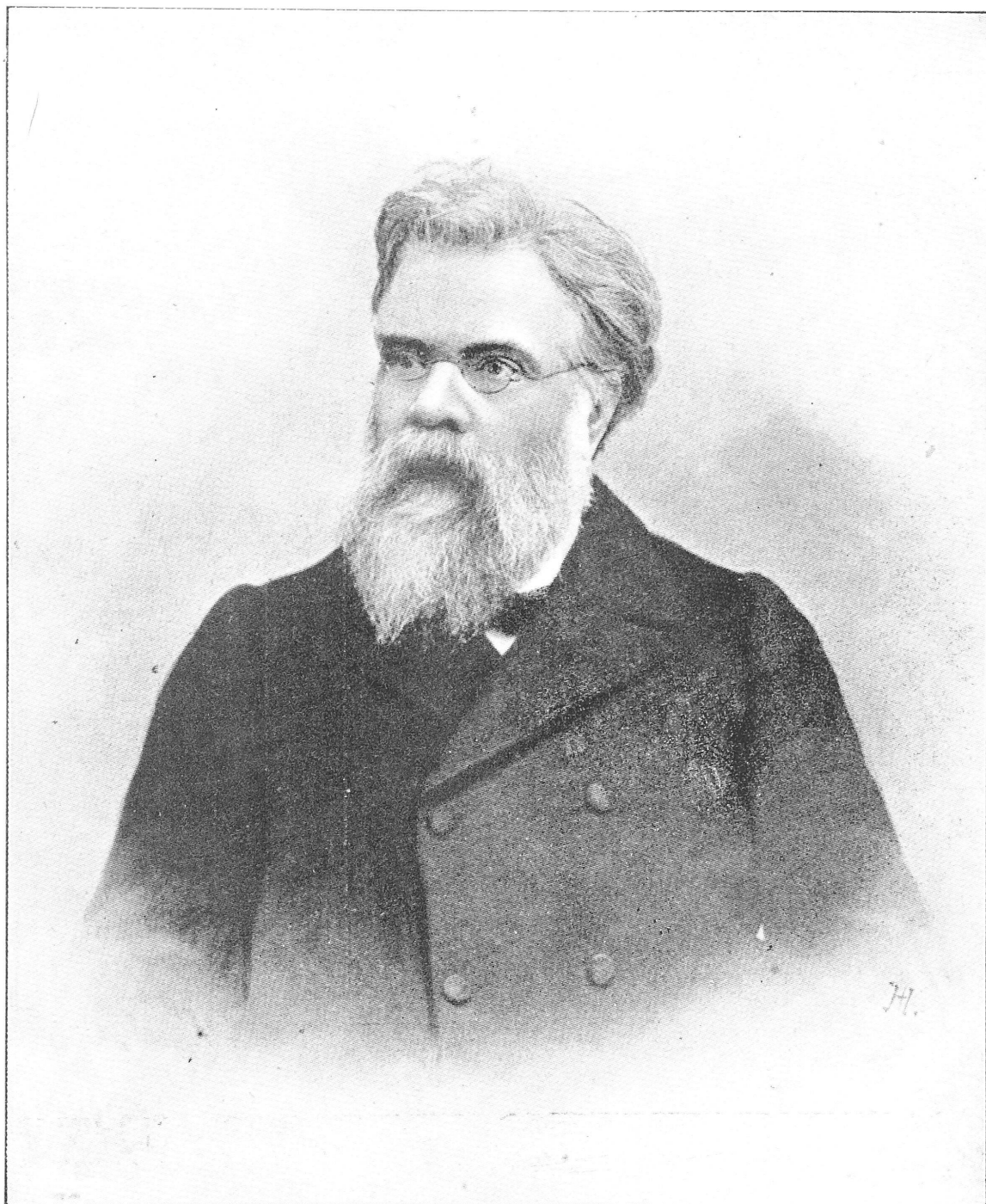
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



EMILE LEMOINE

1840-1912

# ÉMILE LEMOINE

(1840-1912)

---

Certains savants doivent une bonne part de leur notoriété à l'importance des fonctions qu'ils occupèrent, à l'éclat des distinctions qui leur furent conférées.

D'autres, morts jeunes, ont été complètement méconnus ou inconnus de leur vivant, et il a fallu des années, souvent longues, pour découvrir après coup l'importance de leur œuvre et la puissance de leur génie.

Celui qui vient d'être enlevé à la science française, le 21 février 1912, n'appartenait ni à l'une ni à l'autre de ces deux catégories. Emile Lemoine était un mathématicien d'une extrême originalité, doué d'un remarquable esprit d'invention, d'une vaste intelligence ; mais modeste, sans prétentions, dépourvu de toute ambition scientifique. Il s'intéressait à toutes les manifestations de l'esprit, aimait avec passion la science mathématique, et travaillait par plaisir, ce qui ne l'empêchait pas, tant s'en faut, d'être un acharné travailleur.

C'est un devoir douloureux que je remplis aujourd'hui, en entreprenant de présenter ici un aperçu résumé de sa vie et de son œuvre. Depuis 1860, c'était l'un de mes plus intimes amis ; et sa disparition a été pour moi un vide cruel. Mais sa mémoire ne doit pas être oubliée. Elle doit l'être d'autant moins que son existence intellectuelle tout entière nous apporte un enseignement précieux ; elle nous montre, d'une part, que l'esprit n'a pas besoin d'une spécialisation outrancière, qu'il conserve au contraire sa puissance d'invention et sa fécondité, d'autant mieux qu'il sait s'intéresser aux manifestations intellectuelles extérieures ; nous y voyons en outre la preuve qu'il faut aimer son œuvre pour faire une œuvre belle et utile. C'est encore plus vrai peut-être en matière mathématique qu'en toute autre.

Je ferai, dans ce qui va suivre, de larges emprunts à une notice biographique de notre confrère M. D.-E. Smith, publiée

dans le journal *The American Mathematical Monthly*. Forcé de l'abrégé sur certains points, de la compléter sur d'autres, je ne pouvais trouver un plus précieux document pour venir en aide à mes souvenirs personnels, et je tiens à en exprimer ma reconnaissance à l'éminent professeur de New York.

Emile Lemoine est né à Quimper le 22 novembre 1840. Fils d'un officier retraité, il fit ses études au Prytanée de La Flèche, et fut admis en 1860 à l'Ecole polytechnique. Dès cette époque, il conquiert une certaine notoriété sympathique parmi ses camarades par sa bonne humeur, son originalité, ses goûts artistiques ; c'est là que pendant les récréations il institua des séances musicales, premier embryon des soirées de *La Trompette*, aujourd'hui connues dans tout le monde artistique ; c'est là qu'il organisa, pour l'équinoxe du printemps, la *Fête du point Gamma*, qui pendant de longues années est restée traditionnelle et a été régulièrement célébrée par les élèves de l'Ecole polytechnique.

A sa sortie de l'Ecole, il ne choisit aucune des carrières que l'Etat offre aux élèves. Il vécut à Paris comme professeur libre, donnant surtout des leçons de mathématiques ; soucieux de son indépendance, avide de connaissances nouvelles, il suivit les cours de l'Ecole des Mines, travailla au laboratoire de Würtz, fréquenta l'Ecole de Médecine et les hôpitaux, fut en relations avec un grand nombre d'hommes de science, d'artistes, de littérateurs, de philosophes, quelques-uns célèbres ; d'autres, inconnus alors, mais qui acquirent plus tard une grande notoriété. Sa prédilection était pour les mathématiques et la musique. Mais il avait fait sienne la fameuse devise

Homo sum et nihil humani a me alienum puto.

Un peu frondeur par tempérament, il manifestait des sentiments de profonde aversion contre l'empire, était déjà nettement républicain et totalement affranchi au point de vue religieux. Rien de tout cela n'était de nature à lui faciliter les conditions de la vie, au point de vue pratique ; mais ses goûts étaient modestes et son ambition nulle.



Au moment où survint la guerre de 1870, il était atteint déjà d'une maladie qui l'avait contraint à aller se reposer à Grenoble et l'empêcha de prendre aucune part aux événements. Après son retour à Paris, son état de santé ne lui permettait plus de faire du professorat. Il occupa divers emplois d'ingénieur dans l'industrie privée, fit à ce titre d'assez nombreux voyages, et fut enfin, en 1886, nommé ingénieur de la Ville de Paris comme chef du service de vérification du gaz.

Cet emploi ayant été supprimé en 1900, il prit dès lors sa retraite, partagea son activité entre les soirées de *La Trompette* et ses travaux mathématiques, et finit par se fixer définitivement dans la petite propriété qu'il avait acquise près de Montereau.

Marié depuis 1883, il y menait une existence paisible, entouré des soins, qu'on pourrait dire maternels, de la plus dévouée des épouses. Sa santé, profondément atteinte depuis une dizaine d'années, le condamnait à une grande inaction physique et à une extrême modération dans le travail. Mais cela ne lui avait rien enlevé de sa bonne humeur ni de son esprit ; et les amis qui de temps à autre pouvaient aller passer auprès de lui quelques heures, à sa grande joie, constataient combien sa réserve de gaieté lui donnait des forces pour résister aux souffrances physiques.

La décoration de la Légion d'honneur, qui lui fut conférée en 1906, ne le laissa pas indifférent. Il y voyait une sorte de consécration officielle de ses travaux ; peut-être bien, dans sa modestie, ne se rendait-il pas bien compte que ceux-ci étaient de beaucoup supérieurs à celle-là.

Depuis 1905, l'Académie des Sciences lui avait accordé une récompense plus efficace et plus sérieuse par l'attribution régulière du prix Francœur, pour l'ensemble de ses travaux.

Au courant du mois de novembre dernier, il s'était rendu à Nice, et se proposait d'y séjourner tout l'hiver. Mais au bout de quelques semaines, une aggravation de son état de santé se manifesta, et contraignit M<sup>me</sup> Lemoine à le ramener à Paris, alors que le retour était encore possible.

Une attaque de paralysie le terrassa définitivement, malgré

tous les efforts et tous les soins ; et il succombait le 21 février, sans agonie apparente, semblant plutôt s'endormir que quitter la vie.

Ses obsèques ont été célébrées le 25 février, au cimetière du Père Lachaise. Fidèle aux convictions de toute sa vie depuis plus d'un demi-siècle, il avait manifesté formellement la volonté qu'il n'y eût à cette occasion aucune cérémonie religieuse, et que son corps fût incinéré. Cette volonté a été scrupuleusement respectée.

Le premier travail mathématique de Lemoine qui ait été publié date, je crois, de 1858 ; c'était une note de géométrie « Sur une conique et son cercle directeur », qui fut insérée dans les *Nouvelles Annales de Mathématiques*. Il était alors élève de mathématiques spéciales au Prytanée de La Flèche.

Depuis lors, et surtout depuis sa sortie de l'Ecole polytechnique, il ne cessa de s'intéresser avec une véritable passion aux mathématiques, publiant des articles, des notes, des mémoires sur les sujets les plus variés, utilisant ses cahiers d'élève, trouvant matière, dans de simples exercices, à des généralisations inattendues, à des aperçus originaux. Partout, dans ses productions, se révèle un esprit lucide et sagace, apportant sur les sujets les plus simples en apparence, des observations très personnelles.

Il compta parmi les premiers fondateurs de la « Société Mathématique de France », et apporta aussi tout son concours à la création de l'« Association française pour l'avancement des sciences ». Une grosse partie de ses travaux figure dans les comptes rendus de ces deux sociétés dont il fut pendant de longues années l'un des membres les plus assidus, tant que sa santé le lui permit.

Ne pouvant, à cause de l'extrême dispersion et du nombre des articles dont il fut l'auteur, essayer d'en donner une indication détaillée, je tiens seulement ici à mettre en lumière les deux chapitres de la science dont il a été le créateur. Je n'aurai pour cela qu'à reproduire, presque textuellement, ce que j'écrivais en 1903 à la Société physico-mathématique de Kazan, dans un rapport qu'elle m'avait demandé, rapport à

la suite duquel Lemoine fut l'objet d'une récompense dans le concours du prix Lobatchewsky.

La « Géométrie du triangle » lui appartient tout entière, on peut le dire sans nulle exagération. L'origine de cette branche de la Géométrie moderne est marquée par une communication qu'il fit, en 1873, à l'Association française pour l'avancement des sciences, au Congrès de Lyon. Il y signalait l'existence d'un point remarquable du triangle. L'année suivante, il revenait sur le même sujet, au Congrès de Lille, et signalait des propriétés nouvelles. Le point en question avait bien été remarqué auparavant d'une façon accidentelle ; mais jamais l'étude systématique n'en avait été faite ; et c'est à juste titre qu'on a donné aujourd'hui partout la désignation de « point de Lemoine » à ce centre des médianes antiparallèles, ou centre des symédianes, dont la découverte a été le point de départ d'innombrables travaux, dans tous les pays où sont en honneur les études mathématiques. Depuis bien longtemps la géométrie n'avait eu l'occasion d'enregistrer un tel accroissement de sa richesse.

Passant sous silence les développements et les généralisations que donna Lemoine à la Géométrie du triangle, parmi lesquels il y a lieu de noter de très intéressantes études sur le tétraèdre, j'arrive maintenant à l'invention de la « géométrie ». Je crois bien que c'est moi qui ai reçu ses premières confidences à ce sujet. Ce fut dans une conversation particulière, vers 1887, d'après mes souvenirs. Il m'exposa ses vues fondamentales ; un peu méfiant de lui-même, il paraissait éprouver quelque hésitation à lancer publiquement à travers le monde scientifique des idées aussi nouvelles. Je l'y engageai fort et il suivit bientôt mon conseil, que je n'ai jamais regretté. Peut-être à un plus haut degré encore que la Géométrie du triangle, la Géométrie doit être considérée comme le principal titre de gloire scientifique de Lemoine ; dans le passé, on n'en saurait trouver aucune racine, aucune trace, si minime soit-elle.

Au moyen d'un ensemble de conventions très simples, la Géométrie arrive à résoudre les deux problèmes suivants :

1° Evaluer par un coefficient numérique la simplicité d'une construction effectuée au moyen de la règle et du compas ; ce qui permet de faire un choix entre diverses constructions connues ;

2° Etablir les moyens pratiques de simplifier le plus possible une construction, pour arriver à la solution irréductible ou *Construction géométrographique*, la plus simple de toutes.

Le premier mémoire sur le sujet, *De la simplicité dans les sciences mathématiques*, fut présenté en 1888 au Congrès de l'Association française pour l'avancement des Sciences, à Oran. L'idée de l'auteur avait une ampleur philosophique dépassant de beaucoup l'étude des constructions, et il ne l'a jamais abandonnée ; mais il s'est attaché à la Géométrographie, comme application ; il a porté sur ce point tous ses efforts ; et il en a été largement récompensé de son vivant, en voyant se propager de toutes parts, et même pénétrer dans l'enseignement sur quelques points, la doctrine nouvelle et féconde qu'il avait créée.

Son *Traité de Géométrographie* (1901) forme l'un des élégants petits volumes de la collection *Scientia*, et une nouvelle édition était en préparation à la veille même de la mort de l'auteur.

Il me faut aussi mentionner en terminant la fondation de *l'Intermédiaire des mathématiciens*, à laquelle j'ai collaboré. M. Smith l'a racontée dans sa notice précitée, avec force détails et beaucoup d'humour. Je dois me borner ici à répéter que Lemoine eut tout le mérite de l'initiative, et que Gauthier-Villars père nous apporta dès la première heure l'appui le plus précieux ; son fils et successeur a continué du reste à se montrer fidèle observateur de la tradition paternelle.

J'étais d'autant mieux disposé à accueillir avec enthousiasme la proposition de Lemoine, que je rêvais à ce moment même de la création possible d'une association internationale des mathématiciens. Grâce à *l'Intermédiaire*, mon rêve a été réalisé depuis sous la forme la plus pratique, par l'institution de nos *Congrès internationaux*. Il faut que j'y insiste, car si l'idée première nous vint du dehors, si M. George Cantor

nous la communiqua, Lemoine y pensait juste à la même heure. Il s'y appliqua, sans ménager son temps ni sa peine, avec une ardeur d'apôtre, multipliant les correspondances et les démarches personnelles, entraînant les indécis, répondant aux objections. Tant de dévouement ne devait pas rester stérile; le brillant succès du Congrès de Zurich, en 1897, en fut la preuve. L'état de santé de Lemoine l'empêcha d'y assister. Mais, trois années plus tard, au Congrès de Paris où il put faire au moins acte de présence, les représentants de la science mathématique montrèrent que, dans tous les pays, on savait quel était le fondateur véritable des Congrès, et qu'à lui devaient être adressés les témoignages de gratitude.

Les Congrès internationaux sont devenus désormais une institution solide et durable. Ils ont rendu de grands services, sous forme directe et indirecte. C'est à eux, notamment, qu'est due la grande enquête sur l'enseignement qui a provoqué tant de travaux utiles, dont il sera rendu compte à Cambridge cette année même, et qui seront vraisemblablement poursuivis quelques années encore, jusqu'au Congrès de Stockholm. Les mathématiciens des jeunes générations ne doivent pas oublier que parmi leurs aînés, celui qui vient de nous être enlevé a droit à leur reconnaissance. Et la vraie manière de payer cette dette, c'est de chercher à imiter celui qui n'est plus parmi nous; c'est de travailler par plaisir, de se passionner pour la recherche de la vérité; c'est surtout de rester soi-même, de suivre sa route en respirant librement, à pleins poumons. Pour tout dire d'un mot, c'est de vivre.

Lemoine a vécu, et bien vécu, par le cœur et par l'esprit, épris de beauté et de vérité, aimant l'art et la science. Nous, qui l'avons connu, avons le droit de dire que son œuvre ne périra pas, et que sa mémoire méritera d'être honorée, tant qu'il y aura dans le monde des savants et des artistes<sup>1</sup>.

C.-A. LAISANT.

---

<sup>1</sup> Le caractère spécial de notre Revue m'a empêché d'entrer dans aucun détail sur la création et le développement des soirées musicales de la Trompette. L'histoire en a été d'ailleurs écrite de façon magistrale par M. Augé de Lassus, l'un des admirateurs de l'œuvre et des plus sincères amis du fondateur, sous le titre : *LA TROMPETTE, un demi-siècle de musique de chambre*; 1 vol. 237 p. avec héliotypies; Paris, Delagrave, 1911.